

LE CONTE POPULAIRE FRANÇAIS

- b) GAGNÉ, *Canada*, 83. *Promesse mutuelle déliée par un défunt* (donné comme une légende).
- c) Ms LACOURCIÈRE-SAVARD, ri° 16. *Le Festin de Pierre*.
- d) THÈSE ROY, *Gaspésie. Le conte du squelette*. Cf. **ID.**, *Litt. or, Gaspésie*, 223.
- e) Ms MUS NAT. *Ottawa*.
 - Coll. M. Barbeau, n° 1. *L'invitation du mort ou en vie*, Québec, 1916.
 - n° 6. *L'invitation du voleur pendu*, Québec, 1916.
 - *Ib.*, n° 41. *La tête de mort*. Fragment alt. Québec, 1918.
- f) MS ARCH. F.L. *Québec*. — 8 vers.

Ce conte (T. 470 et T. 470 A) est connu dans toute l'Europe, où ses incidences littéraires, tant religieuses (*exempla*) que profanes (légende de Don Juan et de la statue du Commandeur) sont nombreuses et anciennes (1).

L'édition 1961 de l'Arne-Thompson distingue du T. 470 formant un conte complexe avec voyage dans l'au-delà et motif du temps écoulé, une forme 470 A beaucoup plus brève que nous avons intitulé « La Vengeance du trépassé » d'après les vers.-complaintes du thème (cf. ci-après).

Une seule vers. française est indubitablement à ranger sous le T. 470. Si dans quelques autres (vers. 8, 9, 16, 17), le motif de l'amitié par-delà la tombe apparaît également, le conte cependant tourne souvent court ou (et) s'accompagne du climat d'épouvante caractéristique du T. 470 A. Aussi avons-nous, en fin de compte, groupé la totalité des vers. françaises moins une sous le T. 470 A.

Nous avons aussi mentionné ici, avec les vers. en prose, 5 vers. en vers (n° 3, 4, 5, 6 et 21) : le thème en effet a passé du domaine des contes et légendes à celui des chansons, où il a été traité sous forme de complainte, intitulée tantôt la complainte du libertin, tantôt la vengeance du trépassé — titre que nous avons adopté pour tout le conte-type. Notre recensement de ce côté ne peut cependant être considéré comme exhaustif.

(1) THOMPSON, *The Folktale*, 147-148, 177.

Conte-type 470 B

LE PAYS OU L'ON NE MEURT PAS

Aa. Th. *The Land where No One Dies*. (lormely 825*).

Version beauceronne

L'HOMME QUI NE VOULAIT PAS MOURIR

Il y a de cela bien longtemps. Un garçon de ferme nommé Pierre ne pouvait se faire à son humble condition ; il ne rêvait que grandeur et richesses. Il se fit soldat et comme il était assez courageux, il obtint bientôt un grade et le roi, l'ayant remarqué, lui confia le commandement de son armée.

Il remporta de nombreuses victoires. Le roi en récompense le nomma son premier ministre. Dès lors l'orgueil de notre homme ne connut plus de borne.s.

Les courtisans le voyaient d'un mauvais œil et jurèrent de l'abaisser. L'un d'eux eut l'imprudence de lui reprocher sa basse origine ; Pierre en fut courroucé et obtint du roi qu'il soit enfermé dans un sombre cachot.

L'ordre fut exécuté ; mais comme on l'entraînait il jette à l'orgueilleux parvenu ces mots :

— *Tu as beau être puissant, il ne t'en faudra pas moins mourir.*

Ces paroles frappèrent Pierre.

— *Non, se dit-il, je ne mourrai pas !, et il prit congé du roi et partit à la recherche d'un pays où l'on ne mourait pas.*

Après avoir longtemps marché il trouva enfin ce pays fortuné. Aucun des habitants n'y était encore mort depuis la création du monde. Pierre s'y fixa et il y vécut sans soucis.

LE CONTE POPULAIRE FRANÇAIS

Il y avait déjà trois cents ans qu'il était dans ce pays l_{ors} qu'un jour, on vit s'abattre un oiseau si gros qu'il obscurcissait le ciel. Cet oiseau se nourrissait de sable et de terre, et les h_{ab}i tants du pays apprirent à Pierre que lorsqu'il aurait mangé tou_t le pays ce serait pour eux la fin du monde ; mais ils étaient tou_{us} si vieux que la vie leur était à charge et ils n'appréhendai_{ent} point la mort.

Tel n'était point l'avis de Pierre, il quitta aussitôt ce p_{ays} et partit à la recherche d'un autre où la vie serait également indé_{finie} ; mais où il n'y aurait point d'oiseau pour y mettre un terme.

Il arriva dans une île où l'on ne mourait point. Il y rest_a six cents ans. Et certes il ne pensait pas mourir lorsque les habitants lui signalèrent un poisson d'une grosseur monstrueuse qui buvait d'énorme quantité d'eau ; quand il aurait bu toute la mer qui entourait cette île ce serait pour eux la fin du monde.

Pierre, effrayé de cette révélation, prit son bâton et partit à la recherche d'un pais plus favorisé que ces deux premiers. Mais il eut beau parcourir la terre en tous sens il ne put en découvrir.

Combien il regrettait alors d'avoir quitté l'île où les habitants avaient encore de longues années à vivre avant que le poisson n'eût épuisé toute la mer !

Il prévoyait que sa fin était proche ; il s'assit tristement sur l'herbe les yeux fixés au sol. Tout à coup son attention est attirée par la vue d'une mouche qui se débattait dans une toile d'araignée. Machinalement il enlève la toile et délivre la mouche. Il avait fait cela sans y penser ; sa bonne action n'en fut pas moins récompensée. La mouche se transforma aussitôt en une fée richement vêtue qui lui demanda de souhaiter ce qui lui plaira pour sa récompense.

— je voudrais ne jamais mourir, lui dit Pierre.

— Ce n'est point sur la terre que tu trouveras cela, dit la fée ; mais je vais te transporter dans une étoile où nous demeurons. Là, on ne meurt jamais.

La fée le toucha aussitôt de sa baguette et il se trouva transporté dans l'étoile.

Des siècles et des siècles se passèrent, Pierre était devenu immortel ; mais on s'ennuie de tout, même d'être trop heureux.

CONTE-TYPE 470 B

Il désirait revoir son village ; il parla à la fée de son désir. Elle i_{eff}orea de l'en dissuader ; mais voyant que c'était bien son idée, elle lui donna un cheval qui devait l'y conduire. Mais surtout, lui ,ecommanda-t-elle, garde-toi bien de descendre sous aucun cheval fendit l'air et bientôt Pierre arrive à son village, ne put le reconnaître, tellement tout était changé. C'était nt une grande ville et tous ceux à qui il voulut raconter avait demeuré quelque chose comme mille à douze cents t a g e i n v n r u a a é ' i i t i s n l e y maintenant^{en} avant^{en} t eux, outre qu'ils avaient peine à comprendre son langage, le prirent pour un fou et le chassèrent.

Pierre poussa le galop plus loin. Il fit alors rencontre d'un charretier embourbé qui lui demanda de venir l'aider.

« je n'aurai pas cette simplicité » se dit Pierre. Mais le charretier est si insinuant que force lui est de céder ; il met pied à terre et se met en devoir d'aider le charretier.

Ce charretier était la Mort. Elle reprend sa forme habituelle, tandis que sa voiture devient un tas de souliers.

— Voilà bien du temps que je te cherche, toi, lui dit-elle, mais cette fois tu ne m'échapperas pas.

Pierre veut remonter sur son cheval, mais il s'est enfui. La Mort 's'apprête à le trancher de sa faux.

— Au moins me diras-tu, lui demande Pierre, ce que sont tous ces souliers ?

— Ce sont tous ceux que j'ai usé à te chercher, lui dit-elle et elle le tranche de sa faux.

RT.P., XI (1896), 569-571. (FILLEUL-PETIGNY, Contes de la Beauce et du Perche).

AUTRES VERSIONS

1. Mme d'AulNoY, Histoire d'Hypolite, Comte de Duglas. Paris, 1690, II, 143-181. — Le prince de Russie, nommé Adolphe, est pris à la chasse aux ours, dans un violent orage et s'égare. Après avoir erré longtemps, il arrive à une grande caverne qui est la demeure d'Eole, le Dieu des Vents et de ses enfants. Le prince y est accueilli par la mère des Vents ; elle lui apprend qu'il est le premier mortel arrivé en ces lieux. Les vents rentrent l'un après l'autre ; le doux Zéphir, dont le retard inquiétait la mère des Vents, explique qu'il revient des jardins de la Princesse Félicité, dans l'île de la Félicité. Le prince qui se lie d'amitié avec

LE CONTE POPULAIRE FRANÇAIS

Zéphyr, obtient d'être porté le lendemain à cette île merveilleuse. Zéphyr lui a remis, avant leur départ, un manteau procurant l'invisibilité. A l'aveur d'une corbeille qu'on monte à l'appartement de la princesse, le héros peut y pénétrer ; transporté par la beauté de Félicité, il laisse glisser le manteau et apparaît ainsi devant elle. La princesse répond à son amour, et les deux amants coulent des jours heureux. Un jour cependant le prince s'enquiert du temps écoulé : il croit avoir passé trois mois dans ce séjour bienheureux, mais la princesse Félicité lui apprend qu'il est là depuis trois cents ans. Le prince Adolphe, alors, s'inquiète de son royaume et de sa gloire, et obtient finalement de pouvoir revenir sur terre. La princesse lui fait amener un cheval magnifique et lui recommande, sous peine de malheur, de ne pas mettre pied à terre avant d'être de retour dans son pays. Un soir cependant, passant dans un chemin escarpé, il est arrêté par une charrette, remplie de vieilles ailes de différentes façons, qui est renversée sur son conducteur. Le héros, dans son désir de venir en aide au pauvre vieillard, met pied à terre... mais est saisi immédiatement, et étouffé par celui qui n'est autre que le Temps. Zéphyr, passant dans ce funeste endroit, se charge du corps de son ami qu'il transporte dans les jardins de la princesse Félicité ; celle-ci, de douleur, s'enferme à tout jamais.

2. Ms MILLIEN-DELARUE, *Nivernais* = TENÈZE-HULLEN, *France Allemagne*, n° 15, 88-90. *La Mère des Quatre Vents*. — Un prince, s'égarant à la chasse, arrive auprès de la Mère des Quatre Vents : il est bien accueilli et chaque jour un des quatre vents lui tient compagnie. Toutefois la nostalgie de revoir ses parents s'empare de lui : il croit n'être resté que quelques jours, mais la Mère des Quatre Vents lui apprend qu'il est resté cent ans auprès d'eux. Elle lui amène un cheval, mais en lui recommandant de n'en pas descendre. En arrivant dans son pays, le prince croise une voiture à boeufs, dont le conducteur, endormi, glisse sous les roues. Il se précipite à son secours — et est immédiatement saisi. « Et la Mort étrangla le prince, et le cheval s'en alla tout seul vers la Mère des Quatre Vents. »

3. R.T.F., XI (1896), 569-571. *L'homme qui ne voulait pas mourir* (FILLEUL-PETIGNY, Beauce). — Est la vers. type reproduite ci-dessus.

4. JOISTEN, C. *et chansons Htes Alpes*, 42-43. *La belle Isidore*. Débute par le type 811 A*. Puis épis. du T. 470 B, altéré. — La Belle Isidore emmène le petit Jean dans son pays d'immortalité, où elle l'épouse. Ensemble ils vont revoir le père du Petit Jean, mais sans descendre de voiture. **Au bout d'un** certain temps, le héros veut encore revoir son père : la belle Isidore lui donne des bottes de sept lieues en or, à ne pas quitter. Mais des voleurs l'en dépouillent — et il ne peut revenir auprès de sa femme que sept ans après, et devenu très vieux pour avoir quitté ses bottes.

5. ORTOLI, *Corse*, 224-234. *Il faut mourir* = DELARUE, *Trois oranges*, 163-170. *Grantesta, l'homme qui veut être immortel*. Rés. par

KÖHLER, *Kleinere Schriften*, II, 406-407. — Comme dans la vers. type, un pauvre méprisé par Grantesta le savant jette à celui-ci qu'il mourra lui aussi et que de son nom ne restera même pas un vague souvenir. C'est alors que Grantesta va à la recherche du pays de l'immortalité. A deux reprises il croit l'avoir trouvé, mais dans le premier pays arrive un monstre aux ailes d'aigle qui de son bec enlève un grain de sable des hautes montagnes : quand les montagnes seront rasées, les habitants de ce pays mourront. Dans le second pays, un oiseau noir vient prendre une goutte d'eau d'un lac plus grand qu'une mer ; il répète ce geste tous les mille ans, et quand le lac sera asséché, la mort aura prise sur le pays. Grantesta auquel cette immortalité relative ne suffit pas, poursuit sa route, lorsqu'une fée descend vers lui et l'emmène dans le pays de l'immortalité. De longues années de bonheur s'écoulent là pour Grantesta ; mais l'envie de revoir sa mère le prend, et il obtient de la fée de pouvoir revenir sur terre sur un cheval dont il ne devra pas descendre ; à son village personne ne se souvient de sa mère, ni de lui. Grantesta **croise un lourd chariot embourbé auquel il** veut prêter secours. Mais à peine a-t-il mis pied à terre que la Mort, lui montrant sa voiture pleine de chaussures informes usées à sa poursuite, abat sa faux sur le malheureux.

a) THESE ROY, *Gaspésie. Le prince Adolphe*. Cf. *ID.*, *Litt. or Gaspésie*, 227.

b) Ms. Mus. NAT. *Ottawa*. Rolt 124 (835). *La fée Minoune, Québec*, 1958.

• *

La représentation d'un pays où l'on ne connaît ni la vieillesse ni la mort et où les années s'écoulent comme des siècles est répandue de l'Irlande à l'Inde. Les images de la montagne enlevée grain de sable par grain de sable et de la mer bue goutte à goutte, ainsi que les contes connaissant le retour du héros sur la terre et la ruse de la Mort ont été étudiés par R. KÖHLER (1).

Rappelant les traditions celtiques de l'au-delà, il cite aussi le lai de Guingamor (2), lai breton anonyme du xte siècle qui est peut-être de Marie de France : Guingamor est un prince égaré à la chasse, qui croit avoir passé trois jours, alors qu'il a passé trois cents ans dans le pays de l'immortalité ; c'est parce qu'à son retour sur la terre il cueille et mange trois pommes sauvages qu'il tombe, devenu soudain vieux et faible, du cheval dont il ne devait pas descendre.

(1) Reinhold KÖHLER, *Kleinere Schriften. II. Zur erablenden Dichtung de Mittelalters*. Hrsg. von Johannes BOLTE, Berlin, 1900, 37-47: 9. *Ein Bild der Ewigkeit* et 406-435: 33. *Ueber den Trattato della superbia et morte di Senso*. La vers. 2 rapportée par KÖHLER, recueillie à Rome en 1868, rappelle trait pour trait la vers. de Mme d'Aulnoy.

(2) *Id.*, *ib.*, p. 428. Eau père fois par Gaston PARIS : *Lais inédits...* in : *Rontania* VIII (1879), 2-172, ici 50-rem 59.

LE CONTE POPULAIRE FRANÇAIS

En écartant la vers. altérée et incomplète de JorsTEN, nos 4 [vers.](#) [se](#) partagent en deux groupes : la vers. type et la vers. corse d'un côté où le héros qui ne peut accepter l'idée de périr cherche consciemment le pays de l'immortalité au-delà des pays d'une immortalité relative par lesquels il passe — la vers. de Mme d'Aulnoy, et la version Malien de l'autre, où le héros qui est un prince égaré à la chasse, arrive fortuitement dans le pays surnaturel (comme aussi dans le lai de Guingamor) ; là il est accueilli d'abord (et la vers. nivernaise s'arrête là) par la Mère des Quatre Vents.

Une variante du motif des chaussures usées par la mort (3) qui caractérise trois de nos versions (car « les ailes du Temps » chez Mme d'Aulnoy ne sont certainement que la transposition, jugée de meilleur goût par la conteuse, du même motif) clôt aussi une vers. bas-bretonne du T. 332 (cf. Catal. I, p. 370, vers. 12 de ce type : **LUZEL**, *Lég. chrét. B. Bret.*, I, 346-357. *L'Ankou et son compère* : voiture chargée des vêtements usés par l'Ankou à la poursuite du héros).

Plus encore que dans les T. 470 et 471, le motif du temps écoulé, rendu plus dramatique par la ruse employée par la Mort pour arriver à ses fins, est ici un ressort essentiel du thème.

Aa. Th. *The Bridge to the Other World* (Le pont vers l'autre inonde).

Version de Basse-Bretagne (légèrement abrégée)

LE BOITEUX ET SON BEAU-FRÈRE L'ANGE

Il était une fois un homme qui avait deux enfants, un garçon et une fille. Le garçon s'appelait Louizik, il boitait d'une jambe. En revanche, il avait l'oeil fin, et, si son corps était infirme, je vous promets que son esprit ne l'était pas. La fille, qui s'appelait Marie, venait d'entrer dans sa dix-huitième année. Elle était de trois ans plus âgée que son frère. Jolie d'ailleurs, comme une sainte !

Ce n'était pas les prétendants qui lui manquaient, mais elle repoussait toutes leurs avances.

Le vieil Efflam (c'était le nom du père) faisait parfois des remontrances à la jeune fille.

Marie se contentait de répondre avec douceur :

— Si je n'avais jamais vu les beaux anges qui sont sur les images des livres, j'aurais peut-être épousé le fils de Camus le riche ou quelque autre du quartier ; mais à présent je ne saurais le faire.

Il faut vous dire qu'elle était très dévote. Les rares loisirs que lui laissaient ses occupations de ménagère, elle les consacrait à lire dans un missel enluminé que lui avait prêté le recteur du bourg.

Efflam était un brave homme. Pour rien au monde il n'eût voulu contrarier sa fille.

(3) Cf. KIFFLER, *op. cit.*, 430-432. Conte-type 471

LE VOYAGE DANS L'AUTRE MONDE

LE CONTE POPULAIRE FRANÇAIS

Donc Marie, la fleur des filles, ne se faisait pas faute de refuser les prétendants. Plus elle en évinçait, plus il s'en présentait. De quoi le boiteux s'amusait beaucoup.

En fin de compte, il s'en présenta un qui venait assurément de fort loin, car il portait un costume tel qu'on n'en avait jamais vu dans le pays. Des pieds à la tête, il était entièrement vêtu de blanc.

Dès le seuil, il alla droit à Marie, qui filait sa quenouille, et lui dit d'une voix qui, à elle seule, aurait suffi à charmer :

— Je surs venu vous demander pour femme. Je reviendrai dans trois jours chercher votre réponse.

Il n'ajouta rien de plus, tourna sur ses talons et reprit la porte.

— A la bonne heure ! s'exclama Louizik. En voilà un qui ne ressemble pas aux autres.

Quant à Marie, elle était demeurée toute songeuse.

Le troisième jour, fidèle à sa promesse, l'étranger reparut.

— Qu'avez-vous décidé ? demanda-t-il en entrant.

La jeune fille lui prit la main et le mena jusqu'au vieux Efflam qui fumait paisiblement sa pipe, dans un coin de l'étable.

— Mon père, dit-elle, j'ai trouvé le mari qu'il me faut. Donnez-nous votre consentement.

La semaine suivante, le mariage fut célébré. Efflam y avait invité ses proches, ses amis, ses voisins. Le nouvel époux, lui, convia tous les pauvres de la paroisse, prétextant que sa vraie parenté demeurait trop loin.

— Ceux-ci, disait-il, m'en tiendront lieu.

Les noces terminées, il s'installa dans la maison de sa jeune femme. Le lendemain de la première nuit, il était levé avec l'aube. Efflam, qui avait bu la veille un peu plus que de raison, dormait profondément dans son lit clos. Mais Louizik avait l'oeil entrouvert, et vit sortir son beau-frère. La journée se passa. Le nouvel époux ne rentra qu'à la tombée du soir. Les jours d'après, même chose se passa. Le vieil Efflam aurait pu en concevoir quelque inquiétude. Mais il avait remarqué que tout prospérait chez lui, depuis que son gendre était en sa maison, et, d'autre part, les allures peu ordinaires de ce gendre lui imposaient. Enfin, Marie semblait très heureuse de son sort. A quoi bon, dès lors, se mettre

à marteler en tête ? Louizik, lui non plus, n'était pas inquiet. En revanche, il était fort intrigué.

Une après-midi, il dit à sa soeur :

— Ecoute, Marie, je n'ai pas le droit de me mêler de ce qui te regarde. Ton mari est très gentil pour toi, et je crois que tu es bien tombée. Mais ne pourrais-tu satisfaire ma curiosité, en me renseignant sur ce qu'il fait de ses journées ?

— Mon pauvre petit frère, répondit Marie, je ne le sais pas plus que toi.

— Que ne le lui demandes-tu ?

— J'en ai eu envie plus d'une fois, mais je ne l'ose.

— Tu aimerais donc à le savoir ? Oh ! bien ! puisque c'est ainsi, je vais, dès demain, m'attacher aux pas de mon beau-frère, et, avant qu'il soit longtemps, je saurai aussi clairement ce qu'il fait de ses journées que tu dois savoir, toi, ce qu'il fait de ses

C'était un malin, que ce boiteux.

De toute la nuit il ne dormit point, afin d'être plus sûr de son coup. A la première lueur d'aube, il fut aussi vite sur pied que son beau-frère. Quand celui-ci déguerpit, Louizik, quoique boiteux, le suivait de près.

— Tiens, pensa l'enfant, qu'est-ce donc que ce chemin qu'il prend ? Me voici dans une route qui a dû être ouverte depuis hier soir, car je n'en ai jamais connu de semblable aboutissant à notre aire.

Il n'eut pas plus tôt fait cette réflexion, que celui qu'il appelait son beau-frère se détourna et lui dit :

— Tu as voulu me suivre, petit ; tu es désormais obligé de me suivre jusqu'au bout. Il ne dépend plus de toi de rebrousser chemin. Fais, si tu le peux, ce que tu me verras faire. Mais il est inutile que tu me parles, je ne saurais te répondre.

— Soit ! répondit Louizik, tout penaud d'avoir été surpris en flagrant délit d'espionnage.

Les voilà de marcher côte à côte, en silence.

Au bout de quelque temps, ils se trouvèrent dans une vaste campagne découverte. Les champs qui étaient à gauche de la route foisonnaient d'herbe, et cependant les vaches qui paissaient cette herbe étaient maigres à faire pitié. Les champs de droite

étaient, au contraire, absolument stériles, et cependant ils étaient peuplés de belles vaches grasses et luisantes.

Plus loin, on rencontra des chiens attachés par des chaînes de fer et qui semblaient vouloir se déchirer les uns les autres. En passant auprès d'eux, Louizik eut grand-peur.

On arriva ensuite au bord d'une vaste citerne pleine d'eau. Louizik vit son beau-frère arracher un cheveu de sa tête, le pose; sur l'eau, puis s'en servir comme d'un pont pour franchir la citerne. Il fit de même et passa sans encombre.

Survint une mer de feu dont les vagues étaient faites de grandes flammes qui ondulaient au vent. Le beau-frère s'y engagea. Louizik le suivit.

De l'autre côté de cette mer se dressait un château magnifique, le plus merveilleux qu'il fût possible de voir. Le beau-frère gravit le perron qui menait à la porte, et pénétra clapis le château en se glissant par le trou de la serrure. Louizik essaya de l'imiter, mais il en fut cette fois pour sa peine. Il dut s'asseoir sur le seuil, et attendre. Il ne trouva du reste pas le temps bien long, tant ses oreilles étaient charmées par une musique délicieuse dont les sons lui arrivaient de l'intérieur, tant sa vue était ravie par les oiseaux au plumage changeant qui voltigeaient à l'entour des tourelles.

— Tu as dû t'ennuyer en m'attendant ? lui dit son beau-frère, quand il revint.

— Non, vraiment, répondit le boiteux. Je ne comptais même pas vous revoir si vite.

— Si vite ! Depuis combien de temps crois-tu que tu es là ?

— Depuis peu de temps, à coup sûr.

— En effet, il y a tout juste cent ans.

— Cent ans !

— Oui. Et je pense que tu t'es suffisamment reposé de la route. Je vais maintenant t'expliquer ce que tu as vu dans le cours du voyage.

Les vaches grasses dans les champs sans herbe, ce sont les pauvres, qui, sur la terre, ont vécu de peu, sans se plaindre. Les vaches maigres dans les champs herbeux, ce sont les riches que leur fortune n'a jamais suffi à satisfaire.

Les chiens attachés par des chaînes, ce sont les méchants qui n'ont jamais fait qu'aboyer après le prochain et le mordre.

172 CONTE-TYPE 471

La citerne, c'est le puits de l'enfer. La mer de flammes, c'est la purgatoire. Quant à ce château, c'est le paradis, et je suis un Je ses anges. Dieu m'avait fiancé à ta soeur, parce qu'elle menait la vie d'une vierge.

L'ange poussa alors la porte qui s'ouvrit toute grande.

— Viens, Louizik, dit-il, tu vas désormais demeurer avec nous.

— Oui, mais... répartit l'enfant, et mon père ?... et ma soeur ?...

— Entre. Ils t'attendent. Je t'avais laissé sur ce seuil pour y accomplir ta pénitence. Maintenant qu'elle est terminée, il t'est permis de les rejoindre.

Ce disant, l'ange emmena le boiteux en paradis.

Dieu nous donne la grâce d'y aller à notre tour !

Contée par Louise Le Bec, Scier (Fin.). — A. LE BRAI, *Lég de la Mort*, II, 380-388.

ÉLÉMENTS DU CONTE

I. Introduction.

A : Le héros est le plus jeune de trois frères ; A 1 : fils d'une pauvre veuve ; A 2 : le héros a une soeur ; A 3' : qui a épousé la Mort ; A 4 : qui a épousé le Soleil ; A 5 : qui a épousé un inconnu ; A 6 : et un frère ; A 7 : et plusieurs frères ; A 8 : il est contrefait ; A 9 : il est simple d'esprit ; A 10 : le héros est un enfant pieux.

B : Le premier frère décide de partir gagner son pain ; B 1 : nanti d'une galette cuite par sa mère ; B 2 : le frère décide d'aller rendre visite à sa soeur ; B 3 : muni d'une baguette blanche ; B 4 : qui lui donne accès au monde souterrain ; B 5 : il est appelé par sa soeur.

C : Il rencontre sur sa route ; C 1 : un(e) pauvre(sse) qui lui demande à manger, mais il refuse ; C 2 : un personnage qui le charge de porter une lettre au Père Eternel ; C 3 : un personnage qui le charge de Porter une lettre à la Sainte Vierge ; C 4 : par-delà trois ruisseaux ; C 5 : mais il jette la lettre, arrivé au premier ruisseau ; C 6 : mais il jette la lettre après le premier ruisseau ; C 7 : il est engagé dans un château, mais renvoyé pour sa désobéissance ; C 8 : il reçoit de l'or ou de l'argent ; C 9 : qu'il préfère au Paradis ; C 10 : mais dont il ne donne presque rien à sa mère à son retour ; C 11 : il rebrousse chemin avant d'être parvenu chez sa soeur ; C 12 : il parvient chez sa soeur, mais s'en retourne ; C 13 : parce que son beau-frère est absent ; C 14 : parce qu'il ne réussit pas à accompagner son beau-frère dans son voyage quotidien.

LE CONTE POPULAIRE FRANÇAIS

D : Même comportement du 2^e frère ; D 1 : qui ne jette toutefois la lettre qu'après le 2^e ruisseau.

E : Le héros part ; E 1 : et dans les mêmes circonstances se montre charitable ; E 2 : se montre obéissant ; E 3 : déclare préférer le Ciel et la grâce de Dieu à de l'or ou de l'argent ; E 4 : parvient chez sa soeur et obtient de son beau-frère l'autorisation de l'accompagner dans son voyage quotidien.

II. *Le voyage dans l'autre monde.*

A : Nanti de la lettre à porter au Paradis ; A 1 : guidé par un animal qui connaît le chemin à suivre ; A 2 : guidé par une baguette blanche ; A 3 : guidé par son beau-frère ; A 4 : qui lui a recommandé de ne pas lui parler ; A 5 : de ne pas s'occuper de ce qu'il pourra voir ni entendre ; A 6 : le héros prend un chemin difficile, où il est déchiré de ronces ; A 7 : et menacé par des reptiles ; A 8 : arrive à une étendue d'eau ; A 9 : à traverser sur un fil ; A 10 : pénètre dans un monde où il voit des choses étranges ; A 11 : trois ruisseaux (fontaines), dont l'un incolore, l'autre blanc comme du lait, le troisième rouge comme du sang ; A 12 : trois routes, dont l'une belle, l'autre moyenne, la troisième épineuse ; A 13 : des vaches grasses dans des pâturages maigres ; A 14 : des vaches maigres dans des gras pâturages ; A 15 : des êtres ou des choses qui se battent ; A 16 : des animaux qui se pourchassent ; A 17 : des enfants qui essayent vainement d'escalader une montagne ; A 18 : une chapelle où le beau-frère lit ou sert la messe ; A 19 : un château d'où parviennent cris et pleurs ; A 20 : un château d'où parviennent des bruits joyeux ; A 21 : un jardin magnifiquement fleuri ; A 22 : dont le contact enlève au héros toute fatigue.

B : Ayant remis la lettre au Paradis ; B 1 : et dormi sur les genoux de la Sainte Vierge ; B 2 : l'animal qui le guide s'étant arrêté au terme du voyage ; B 3 : le voyage avec son beau-frère étant terminé ; B 4 : le héros obtient les explications des choses étranges qu'il a vues ; B 5 : sont la soeur de J.-Ch., le lait dont la Ste Vierge l'a nourri, le sang de J.-Ch. ; B 6 : est le chemin difficile du paradis (alors que la belle route mène en enfer, et la moyenne au purgatoire) ; B 7 : sont des riches avarés ; B 8 : sont des pauvres charitables et contents de leur sort ; B 9 : sont de mauvais époux ; B 10 : sont ses parents ; B 11 : qui sont en purgatoire ; B 12 : sont ses frères ; B 13 : qui sont en enfer ; B 14 : sont des âmes pourchassées par le démon ; B 15 : sont des embûches du démon ; B 16 : sont des enfants morts sans baptême ; B 17 : est l'enfer ; B 18 : est le purgatoire ; B 19 : est le paradis.

III. *Dénouement.*

A : Le héros a délivré par ce voyage son beau-frère ; A 1 : qui avait été puni pour des fautes commises de son vivant ; A 2 : il a délivré sa soeur ; A 3 : a délivré ses parents ; A 4 : a délivré ses frères.

CONTE-TYPE 471

B : Le héros revient sur la terre ; B 1 : où il vit désormais heureux avec sa mère ; B 2 : mais son voyage dans l'autre monde a en réalité duré de nombreuses années ; B 3 : et il meurt.

C : Le héros accède immédiatement au paradis ; C 1 : le héros a sa place réservée au paradis ; C 2 : où il rejoint (dra) son beau-frère ; C 3 : sa soeur ; C 4 : sa mère ; C 5 : et son père.

LISTE DES VERSIONS

Todtenkopfe (F.F. FLAXLAND, Ht-Rhin) = *TRAD. V* (1891), 16-18. *La the de mort parlante* = SÉBILLOT, *Prov. de Fr.*, n° 44, 227-230. — [Avec T. 470 : I. A, A 4. — II. A.] Puis T. 471 : II. A 10, A 15 (corbeaux), ruisseau où un curé puise de l'eau dans un baquet sans fond, frappe à une maison, tire un volet d'où s'échappe une multitude d'oiseaux, revoit la tête de mort qui le conduit à un château où sont les lumières de vie, celle du héros étant presque consumée, B 4, A 15 = B 12, prêtre qui aimait biens temporels, oiseaux sont âmes sauvées. — III. B, B 2. B 3 (tombe en poussière).

2. MS MILLIEN-DELARUE, *Nivernais. Le sac d'argent* = TENÉZE-HULLEN, *France-Alemagne*, 37-41, n° 8. — I. A, A 1, B, C, C 2, C 5, C 8, D, E, E 2. — II. A, A 10, A 11, A 6, A 15 (flammes de feu), A 21, cueille des roses, B, B 4, A 11 = B 5 (1^{er} ruisseau est séparation entre ce monde et l'autre), A 15 = B 12, B 13, A 21 = B 18, 2 roses = B 10, B 11. — III. A 3, C, C 4, C 5.

3. TROUDE, *Dict. breton fr.* (Brest, 1876), 431-441. Analysé in : LUZEL, *Lég. cbré.*, I, 247-249. *Le gars Laouik et le bon Dieu.* — I. A, A 1, B, C 7, C, C 1, D, E, E 1, E 2. — II. A 1 (âne), A 8 (que l'âne tra-verse), A 10, homme ayant doigt dans du feu et criant, homme souriant sur un lit de braise, A 13, A 14, A 15 (rochers), pont étroit sans parapet, bois délétieux, A 6, nappe blanche garnie ; B 2 (revenu au château), B 4 (de son maître), mer est le monde, homme criant = B 17, homme sou-riant = B 18, A 13 = B 8, A 14 = B 7, A 15 = B 12, A 6 et pont étroit = B 6, bois et nappe = B 19 (vestibule du p.) ; vieillard pauvre et maître du château sont Dieu lui-même. — III. B 2, B 3, C, C 4.

4. LUZEL, *Lég. cbré.*, I, 68-91. *Le fils de Saint-Pierre (Mél. avec éléments du T. 506 ; se termine par T. 933).* — Le héros fait enterrer un cadavre ; le mort reconnaissant le porte sur son dos de l'autre côté d'une étendue d'eau ; il arrive auprès de son parrain saint Pierre et de Dieu qui lui fait visiter successivement le paradis, où il voit un siège réservé à son père, le purgatoire, et l'enfer, où est un siège réservé à sa mère. Puis T. 933.

5. *Id., ib.*, I, 216-224. *Le petit pâtre qui alla porter une lettre au paradis.* — I. A 10, C, C 2. — II. A, A 6, A 7, A 10, A 17, A 20, A 21,

A 22, B, B 4, A 20 et A 21 = B 19, A 6 = B 18, A 7 = B 15, A i? = B 16. - III. B 2, C, C 4.

6. ID., *ib.*, I, 225-247. *Celui qui alla porter une lettre au Paradis*. - (Débute par T. 1920) - I. Seigneur convoqué par le roi dit que son domestique Joll peut tout faire, même porter une lettre au paradis, C 2 (le roi). - II. A, marche d'abord yeux bandés, rencontre un ermite qui lui donne boule le conduisant à son frère, A 10, A 13, A 14, avenue où l'on festoie, A 6, barrique de feu passe près de lui, A 21, A 22, Calvaire où Dieu est encore mourant, A 17, A 20, B, B 4 (du premier ermite), A 13 = B 8, A 14 = B 7, avenue = B 15, A 6 = B 6, barrique de feu B 15, haie d'épines et fossé de ronces = B 18, A 21 = B 19 (vestibule du par.), A 17 = B 16, pommier de l'ermite portant à la fois des fruits mûrs, des fruits à peine formés et des fleurs repré. les âges de la vie. - III. B, B 2, B 3, C 1.

7. ID., *ib.*, I, 254-265. *Celui qui racheta son père et sa mère de l'enfer*. (Avec T. 933). - I. A (qui ont dilapidé leur héritage), B, C 7, D, E, E 2. - II. A 1 (troupeau de moutons dont son maître lui a confié la garde), A 10, A 11, B 2, voit une salle remplie de feu où des hommes et des femmes sont torturés par des diables, et au milieu d'eux ses parents, voit autre fournaise, A 21, y retrouve son maître qui est le Bon Dieu. Puis T. 933.

8. LUZEL, *C. B.-Bret.*, I, 3-13. *La fille qui se maria à un mort Celtique*, II (1873-75), 291-297. - I. A 2, A 5 (un mendiant qui l'emmena dans un palais souterrain), A 6, B 2, B 3, B 4, C 12, C 14, E, E 4. - II. A 3, A 10, A 13, A 14, A 15 (chèvres), A 18 (et crache, tout comme les assistants, des crapauds), B 3, B 4, A 13 = B 8, A 14 = B 7, B 11, A 15 = deux voleurs, crapauds = incarnations du diable. - III. A, A I, C 1, C 2, C 3.

9. ID., *ib.*, I, 14-24. *La femme du Trépas* = *Rev. Celtique* II (1873-75), 297-302. - I. A 2, A 3, B 2, E 4. - II. A 3, A 4 (les deux premiers jours parle, et est obligé de revenir), A 10, au milieu des colombes blanches deux colombes noires que les autres recouvrent de branches et font brûler, laurier dont successivement deux groupes d'oiseaux enlèvent les feuilles qu'ils laissent tomber, un troisième groupe les emporte ; le héros prend une branche et la met sous la porte du château dans lequel son beau-frère est entré, elle se consume ; le beau-frère revient ; B 3, B 4, colombes noires = B 10 qui ont fini leur temps de purgatoire ; oiseaux qui conservent ou ne conservent pas la parole de Dieu. - III. B 2.

10. ID., *ib.*, I, 31-39. *Le prince turc Frimelgus* = *Rev. Celtique* II (1873-75), 303-306. Débute par le T. 312, cf. Catal. I, 191-192, vers. 4. - I. A 2, A 3 (en secondes noces), B 2, E 4. - II. A 3, A 4, A 10, A 14, A 13, A 15 (corbeaux), A 12, A 6, A 7. Comme il questionne, il est laissé là et repris au retour, B 4, A 14 = B 7, A 13 = B 8, A 15 B 9, A 12 = B 6. - Inachevé.

11. ID., *ib.*, I, 40-65. *Le château de cristal* = *Rev. Celtique*, 11 (1873-75), 308-319. *Le château vert*. - I. A 2, A 5 (qui l'emmena dans son château de cristal), A 7, A 9, B 2 (les autres fr.), C 11 (découragés par des obstacles et des choses étranges), E, E 4. - II. A 3, A 4 (de parler à lui seul), A 5, A 10, A 13, A 14 (arbres), le héros leur dit de cesser, B 9, ils retrouvent forme humaine, mais le héros doit retourner. - III. B, B 2, B 3, et va au château de cristal, C 2, C 3.

12. LE BRAZ, *Lég. mort*, II, 360-380. *Le voyage de Jannik*. - I. A 10 (filleul d'un prêtre qui au moment de mourir avoue un péché : n'a pas fait le pèlerinage à Rome dont il avait fait vœu ; J. promet de le faire à sa place). - II. A 2 (reçue de son parrain), A 6 (mais les ronces ne l'égratignent pas), A 10, A 15 (montagnes), A 8 (mer qui se dévore elle-même), A 13, A 14, oiseaux noirs tournant sans se reposer, oiseaux blancs au chant merveilleux, A 17, A 18 (prêtre), 2 hommes armés de faux, A 19, A 20 ; puis la baguette le fait revenir, B 4 (de son parrain mort), A 6 = B 6, A 15 = gens jaloux ; vagues de la mer sont gens mal mariés ; A 13 gens qui prennent le temps comme il vient, A 14 = B 7, oiseaux noirs sont gens qui assistent mal à la messe, oiseaux blancs sont gens purs qui attendent d'entrer au Paradis, A 17 = B 16, A 18 = parrain lui-même, hommes aux faux sont diables, A 19 = B 17, A 20 = B 19. - III. A (son parrain). B, B 2 (il était remplacé par son ange gardien).

13. ID., *ib.* 381-388. *Le boiteux et son beau-frère l'ange*. - Est la vers. type reproduite ci-dessus.

14. ID., *ib.*, II, 389 (dans les Remarques). - I. A 10, C, C 2 (capucin). - II. A, A 2, A 10, A 15 (arbres), deux faux, gens menant joyeuse vie, mais tombant ensuite dans un gouffre de flammes, vieillards tristes, etc., B 4 (du capucin), A 15 = B 9, faux = B 7, gens tombant dans le gouffre = B 13, vieillards = B 11, etc.

15. CADIC, *Bret. IV*, 13 sq. *La femme de l'ankou*. - I. A 2, A 3, B 5, B 3, B 4, E 4 ; deux fois se réveille trop tard, le 3^e jour est prêt à temps. - II. A 3, A 5, A 10, homme fort qui ne réussit pas à porter botte d'ajoncs, A 14, A 13, A 8, A 9, beau-frère traverse et revient le soir l'air rayonnant. B 3, B 4, l'homme aux ajoncs est un ivrogne damné, A 14 = B 7, A 13 = B 8, l'eau sépare enfer et purgatoire du paradis. - III. A, A1, Cl. C 2, C

16. ID., *ib.*, 100 (dans commentaires du conte « Cadeau des morts », T. 401). - II. A 15 (têtes de mort), B 4, A 15 = B 10, B 11.

17. R.T.P., X (1895), 570-571. *Le frère et la soeur*. (Ille-et-Vilaine). - I. A 2 (il est prêtre), A 5 (qui l'a emmenée au bout du monde) ; B 2 parce qu'il voit le signe de vie (fleur) se faner, E 4. - II. A 3, A 4, A 10, A 15 (corbeaux), A 14, A 13, brebis gambadant, A 17, entrent dans maison, le beau-frère apporte au prêtre une croûte de pain et un verre de vin, B 3, B 4, pain et vin = le peu de charité faite par le prêtre jusqu'ici,

LE CONTE POPULAIRE FRANÇAIS

A 17 = B 16, brebis = anges, A 13 = gens dans la grâce de Dieu, A 14 = gens qui ne vivent pas bien, A 15 = B 14.

18. *R.T.P., XVI (1901), 119-120. Le mariage du soleil (P. SÉBIT-LOT, Hte-Bret.)*. - I. A 2, A 4, A 7 (deux), A 8, B 2, elle était dans le feu jusqu'à la taille, C 12, C 13, D (la soeur dans le feu jusqu'aux épaules); E, E 4 (soeur dans le feu jusqu'au cou). - II. A 3, A 4, A 10, A 13, A 14, 2 pigeons qui s'embrassent, A 15 (corbeaux), B 3, B 4, A 13 = B 7, A 14 = B 8, 2 pigeons = soeur et son mari, A 15 = B 10, B 13. - III. A 2 (n'est plus dans le feu).

19. *R.T.P., XXVIII (1913), 76-78. Les trois fils de la veuve (S. TRÉBUCQ, Bordelais)*. - I. A, A 1, B, B 1, C, C 1, D, E, E 1. - II. A 1 (colombe donnée par la pauvre), A 10, A 15 (rochers), arrive dans une plaine où il trouve Jésus, Joseph le Charpentier, et la pauvre qui est la Ste Vierge, B 4, A 15 = B 12. - III. A 4 (Jésus leur rend forme humaine), B, B 1.

20. *BLADÉ, C. Gasc., II, 166-172. Les trois enfants*. - I. A, A 1 (parents pauvres), B, B 1, C, C 3, B 3, C 5 (la mer), C 8, C 9, D, E, E 2. -

II. A, A 1 (cheval), A 2, A 8 (que la baguette partage en deux), A 10, A 14, A 13, A 15 (pierres), bois où oiseaux volent à sa rencontre; B, B 4 (de la Ste Vierge), A 14 = « mauvaises herbes », A 13 = « bonnes herbes », A 15 = B 12, oiseaux sont anges; B 1. - I. E 3. - III. B, B 1 (Dieu et ses anges ayant par la visite sur terre qu'ils leur font amené la prospérité dans la maison).

21. *ID., ib., II, 191-200 = BLADÉ, Agenais, 52-58. L'homme aux dents rouges. 122-128. L'Orne a las dens roujos*. - I. A 2, A 5 (aux dents rouges), A 6, A 9, B 2, C 12, C 14 (boit en route à une fontaine et s'en dort); E, E 4, refuse de boire et de manger. - II. A 3, A 10, bêcheurs, A 13, chèvres dans des prés ordinaires, A 14, A 18, cierge court sur l'autel, oiseaux frappant aux vitres, B 3, B 4, A 13 = B 19, prés ordinaires = B 18, A 14 = B 17, A 18 : prêtre était Dieu, oiseaux = B 16, cierge est lumière de vie du héros. - III. C.

22. *PERBOSC, C. Gasc., n° 5, 39-46 = PERBOSC, C. Lambon, 25-36. Les tres rius. Les trois ruisseaux*. - I. A, A 1, B, C, C 3, C 4, C 6, C 8, C 9, C 10, D, D 1, E, E 2, E 3. - II. A, A 10, A 11, B, B 1. - III. B, B 1 (car tout ce dont ils ont besoin, est miraculeusement là, en abondance; cf. T. 713); un jour N.-S., St Jean et St Pierre viennent demander l'hospitalité et leur laissent plein sac d'or; châteaux de ses frères tombent en ruines.

23. *Almanach patois de l'Ariège, 1902, 64-68. La fenno des tres mainatjes. (La femme aux trois enfants) = DELARUE, French Folktales, 257-262, n° 3-1*. - I. A, A 1, B, B 1, C, C 1, C 8, C 9, D, E, E 1, E 3. - II. A 1 (âne que le pauvre a fait apparaître), A 10, A 11, A 15 (vache et boeuf), A 15 (moutons); B 2, B 1, B 4, A 11 = B 5, A 15 = B 10, B 11, A 15 = B 12, B 13. - III. B 2, C (par une échelle !).

CONTE-TYPE 471

24. Ms Mouus, Ariège, n° 26. *La femme aux trois enfants* -

Vers. identique à la précédente.

25. *MAUGARD, C. Pyr., 153-161, n° 19. Les fouacettes de cendres*. -- I. A, A 1, B, B 1, C, C 1, arrive à ferme inhabitée où il prend le plus beau cheval, puis à château inhabité, C 8, C 10, D, E, E 1, E 3. - II. A (a passe » du paradis donné par la pauvre), A 5, A 2 (cheval maigre qu'il a choisi), A 10, tas d'argent, tas de pain, A 16, A 15, A 20, A 19, A 21, B 2, B 4, argent est pour dire des messes, pain de la messe, A 16 = B 14, A 15 = B 12, A 20 = B 18, A 19 = B 17, A 21 = B 19. - III. Il remet son « passe », C, C 4.

26. *POURRAT, Trésor des c., IX, 237-245. Le conte des trois rivières*. - I. A, A 1, B, C, C 3 (trois pers.), C 4, C 6, C 8, C 9, C 10, D, D 1, E, E 2, E 3. - II. A, A 10, A 11 (le 2^e ruisseau est de vin), B, B 1. - III. B, B 1; les trois personnages, qui sont N.-S., St Jean et St Pierre, reviennent passer la nuit sous leur toit et récompensent richement leur hospitalité; les châteaux des 2 frères s'écroulent. (Vers. presqu'identique à la vers. 22).

a) *S. MARIE-URSULE, Lavallois, n° 23, 260-263. Voeu.*

b) *ROV, Canada VIII, n° 197, 229-230. Le Bedeau. Eléments du T. 471.*

c) *THÈSE ROY, Gaspésie. La nourriture des moutons du prince Cf. ID., Litt. or. Gaspésie, 223. A rattacher au T. 471 ?*

d) *Ms Mus. NAT. Ottawa.*

Coll. M. Barbeau, n° 4. La fille qui se marie à un mort (avec T. 365). Québec, 1916.

e) *Ms ARCH. P.L. Québec. - 14 vers.*

••

Ce conte, répandu dans toute l'Europe et en Afrique du Nord, est connu chez nous sous une forme religieuse qui évoque le christianisme médiéval. Il doit cependant appartenir à une tradition bien plus ancienne, et on s'explique ainsi son succès chez des populations ayant une autre religion⁽¹⁾.

A noter que sur les 26 versions françaises, 16, soit les deux tiers, proviennent de Bretagne, 7 autres provenant de la Gascogne, du Bordelais aux Pyrénées.

On remarquera également que les versions françaises se scindent, quant à leur contenu, en deux groupes, l'un caractérisé par le mariage de

(1) Voir ainsi dans Georges Dusiazyn., *Légendes sur les Nantes*, Paris, 1930, PP. 103,105, de curieuses versions du Caucase; cf. aussi René BASSET, *Nouveaux contes berbères*, Paris, 1897, pp. 240-244.

LE CONTE POPULAIRE FRANÇAIS

la soeur et le rôle important dévolu au beau-frère du héros, l'autre où le héros - souvent le plus jeune de trois frères pauvres - est **chargé, plu**, ou moins explicitement, d'une mission pour l'autre monde. Le premier groupe compte 9 versions (nos 8, 9, 10, 11, 13, 15, 17, 18, 21), le second groupe 13 versions (n° 2, 3, 5, 6, 12, 14, 19, 20, 22, 23, 24, 25, 26) dont 7 comportant le motif de la lettre à porter au Paradis (n° 2, 5, 6, **14, 20, 22, 26**).

Le motif des frères aînés tournés en pierre évoqué par Stith Thomp. son (2) comme général n'apparaît en France que dans une seule version (n° **19**).

Parmi les spectacles étranges qui s'offrent au héros, certains (cf. motifs **II, A 13, A 14, A 15, A 17, A 18**) reviennent avec insistance, d'autres semblent dus au pouvoir d'affabulation - secondant des défaillances de mémoire ? - de conteurs particuliers.

La relation avec le T. 470 n'apparaît que dans la version alsacienne (n° 1) ; celle avec le T. 933 (cf. n° 4 et 7) s'explique aisément par le désir filial du héros, mis au courant des secrets de l'autre monde, de sauver ses parents de la damnation.

(2) THOMPSON, *The Folktale*, p. 148. **Conte-type 475**

LE CHAUFFEUR DU DIABLE

Aa. Th. The Man as Heater of Hell's Kettle (L'homme chauffeur de la marmite du diable). - Grimm n° 100, *Des Teufels russiger Bruder (Le frère tout noir de suie du diable)*.

Version de Haute-Bretagne

LE VIEUX MILITAIRE

Il y avait une fois un soldat qui avait fait dix-sept ans de service. Au bout de ce temps, il fut congédié, et se mit en route pour retourner à son pays natal.

Tout en cheminant, il se rappelait ce qu'il avait vu au régiment, et il pensait surtout à certain capitaine, dur pour ses hommes et qui l'avait maintes fois fait coucher à la salle de police.

- *Ah ! le méchant capitaine, disait-il, il était méchant, oui, méchant comme le diable !*

Un peu plus loin, il rencontra un beau monsieur qui se mit à faire route avec lui, et lui demanda où il allait :

- *Je viens de quitter le service, répondit-il, et je retourne au pays, pour tâcher d'y gagner ma vie, car je n'ai pas fait fortune au régiment.*

- *Hé bien ! dit le monsieur, voulez-vous venir domestique chez moi ?*

- *Je veux bien, mais quelle besogne aurai-je à faire ?*

- *Ah ! elle ne sera pas difficile ; vous n'aurez pas grand ouvrage, il vous suffira d'avoir soin d'entretenir le feu sous mes chaudières.*

- *Marché fait, dit le vieux soldat, voilà une besogne qui me va.*

suivit le monsieur qui le mena dans une grande maison, et lui montra une multitude de chaudières sous lesquelles flambait un grand feu ; il lui expliqua son service, lui montra où était le bois, puis il le laissa seul. Le soldat se trouvait content de son nouveau service, ses repas lui étaient servis à l'heure, sans qu'il vît personne, et même le café et le tabac n'étaient pas oubliés. n'avait qu'à souhaiter une chose pour la trouver aussitôt auprès de lui.

Un jour qu'il venait de mettre sous une chaudière une grande brassée de bois, et qu'il allait recommencer à souffler pour attiser la flamme, il entendit une voix qui disait :

— *Soldat, modère le feu ! soldat, modère le feu !*

— *Tiens, pensa-t-il, je crois que c'est la voix de mon ancien capitaine. Est-ce qu'il serait à rôtir dans cette chaudière ? Ma foi, il ne l'aurait pas volé.*

Son maître lui avait défendu de regarder dans les chaudières ; malgré cela, il souleva le couvercle de celle d'où la voix était partie, et vit son ancien capitaine qui était plié en deux.

— *Ah ! lui dit-il, te voilà, capitaine, tu es récompensé de nous avoir tant fait souffrir au régiment ; au lieu de mettre une bûche sous ta chaudière, je vais en mettre deux et souffler ferme.*

— *Pauvre soldat, dit le capitaine, tu ne sais pas où tu es ; ton maître, c'est le diable, et si tu ne sors pas d'ici, il t'arrivera malheur. Va-t-en au plus vite, et ce soir, quand ton maître va revenir, tu lui diras que tu ne te plats pas à son service et que tu veux partir. Il t'engagera à rester et te promettra de doubler tes gages ; mais tiens ferme, et déclare-lui que tu veux le quitter. A la fin le diable y consentira, il t'ouvrira un coffre plein d'or et t'invitera à remplir tes poches de louis d'or, mais il ne faudra pas te laisser tenter, car si tu te baissais pour puiser dans le coffre, il tomberait sur toi un grand couteau qui te couperait le cou. Tu lui diras : « Mon maître, depuis que je suis à votre service, j'ai usé toutes mes culottes, et je ne voudrais pas m'en aller tout nu ; pour mon paiement, je vous demande les culottes de cuir qui sont dans la cheminée. » Il ne voudra pas d'abord te les donner ; mais il finira tout de même par y consentir.*

Quand le diable revint à la maison, le vieux soldat lui dit qu'il s'ennuyait d'être toujours à faire du feu sous les chaudières, et qu'il voulait s'en retourner dans son pays. Le diable lui pro-

posa de doubler ses gages et de lui donner sa fortune au bout de quelque temps ; mais le soldat ne voulut rien entendre, et déclara qu'il voulait partir.

— *Hé bien ! puisque tu t'obstines à me quitter, voilà de ror plein ce coffre, mets-en tant que tu voudras dans tes poches.*

— *Non, répondit-il, je ne veux point d'or ; au pays, je gagnerai ma vie comme je pourrai, mais je ne voudrais pas m'en retourner tout nu : depuis que j'attise le feu ici, j'ai usé toutes ror culottes ; donnez-moi pour mes gages les vieilles culottes de cuir qui sont dans la cheminée.*

Le diable ne voulut pas d'abord, mais il finit tout de même par lui donner les culottes, en lui disant :

— *Tu as parlé à plus fin que toi ; mais c'est égal, tu m'as rendu service, je te revaudrai cela si l'occasion s'en présente.*

Le vieux soldat partit ; au soir il entra dans une auberge, et se fit servir à souper. Quand il fut pour payer, il mit la main dans la poche de ses culottes de cuir ; mais, au lieu d'y trouver sa petite bourse, il en tirait des poignées d'or.

L'hôtesse, qui regardait cela, avait bien envie des culottes ; elle fit rester le vieux soldat à coucher, puis quand il fut endormi, elle lui prit ses culottes, et se mit à tout bousculer dans la maison en criant : Au meurtre ! au viol !

Les gendarmes arrivèrent, et elle raconta que le vieux soldat lui avait pris tout son argent, et qu'il avait voulu la violer.

Dans ce temps-là la justice était sévère et le vieux soldat fut condamné à mort.

Le manuscrit de la fin de ce conte, que j'ai recueilli en Ille-et-Vilaine, il y a une vingtaine d'années, s'est égaré, et je ne me rappelle plus comment il se termine. Il est probable que, comme dans les similaires, le diable arrivait et sauvait du supplice celui auquel il voulait du bien.

R.T.F., XVI (1901), 123-125 : Paul SÉBILLOT, C. de Hte-Bret.

ÉLÉMENTS DU CONTE

I. La rencontre du diable.

A : Le héros est un jeune garçon ; A 1 : parti chercher fortune ; A 2 : promis au diable par son père ; A 3 : le héros est un soldat congédié ; A 4 : est un tailleur ; A 5 : est une fille.

LE CONTE POPULAIRE FRANÇAIS

B : Il rencontre sur son chemin le diable ; B 1 : sous l'apparence d'un monsieur bien mis ; B 2 : il trouve une jument ; B 3 : qui le conduit chez le diable ; B 4 : il se rend chez le diable.

C : Le diable lui propose de le prendre à son service et il accepte.

D : Le héros est transporté par les airs jusqu'à la demeure du diable.

H. *Chez le diable.*

: Le diable lui explique son travail ; A 1 : entretenir le feu sous une (des) chaudière(s) ; A 2 : avec interdiction de la (les) déboucher ; A 3 : coudre des vêtements ; A 4 : tenir une écurie ; A 5 : tenir toute la maison ; A 6 : le diable lui permet de visiter tout son château ; A 7 ; sauf une chambre ; A 8 : sauf un souterrain.

B : Le diable s'étant absenté ; B 1 : le héros commence par exécuter son travail comme convenu ; B 2 : mais il entend des plaintes ; B 3 : mais il est tourmenté par la curiosité ; B 4 : il débouche une chaudière ; B 5 : il ouvre la pièce interdite ; B 6 : il aperçoit un (des) parent(s) ; B 7 : une (des) personne(s) connue(s) ; B 8 : un (des) inconnu(s) ; B 9 : qui est (sont) là pour des fautes minimes ; B 10 : et lui demande(nt) de modérer le feu ; B 11 : qui semble(nt) confortablement installé(s) ; B 12 : mais qui est (sont) en réalité en train de brûler.

C : Le héros est mis en garde par cette (ces) personne(s) qui lui conseille(nt) ; C 1 : de partir immédiatement ; C 2 : de demander son congé au diable dès que celui-ci sera rentré ; C 3 : de n'exiger qu'un salaire ordinaire ; C 4 : de ne pas se payer lui-même ; C 5 : de n'accepter ni or ni argent ; C 6 : d'exiger en paiement une vieille culotte ; C 7 : d'exiger en paiement un chargement d'âmes ; C 8 : de se laisser glisser du cheval du diable une fois arrivé sur la terre.

D : Le héros suit ces recommandations et le diable est obligé de s'incliner ; D 1 : mais ne lui accorde la culotte, que pour un certain temps ; D 2 : le héros est chassé par le diable.

III. *Dénouement.*

A : Le héros revient sur la terre ; A 1 : avec sa culotte, dont il constate qu'elle le fournit en or et en argent.

B : Sa culotte magique éveillant l'envie d'une hôtelière, celle-ci le fait condamner comme voleur ; B 1 : mais il est sauvé par le diable accouru à son secours ; B 2 : devenu riche grâce à sa culotte, il obtient la main d'une princesse ; B 3 : dont les soeurs s'étranglent de dépit et se damnent

B 4 : et fait rendre à la culotte autant d'or que possible avant de la restituer au diable, venu la reprendre.

C : Le héros sauve son (ses) parent(s) de l'enfer ; C 1 : par ses prières ; C 2 : par son jeûne.

LISTE DES VERSIONS

1. *R.T.P.*, XI (1896), 422. *La demoiselle et le Monsieur habillé de rouge* (E. VIMONT, Orne). - I. A 5, B, B 1, C. - II. A, A 1, A 2, B 1, B 2, B 4, B 6 (sa mère), B 9, D 2. - III. A, C, C 1.

2. Ms MILLIEN-DELARUE, *Nivernais-Morvan*, Vers. A. *La Ramée chauffeur du diable*. = TENÈZE-HULLEN, *France-Allemagne*, 44-48, n° 9. - I. A 3, B, B 1, C. - II. Diable lui donne sabots d'acier ; A, A 1, A2, B, B 1, B 3, B 4 (3 chaud.), B 7 (curé, puis caporal, puis maire), B 9, B 10, C (de briser ses sabots), C 2, C 5, C 6 (et un vieux fusil, et un vieux cor), D, D 1 (un an et un jour). - III. A, A 1 (le cor fait apparaître du gibier, que le fusil lui permet de tirer infailliblement), B 2, B 4.

3. ID., *ib.*, Vers. B. *La culotte du diable*. - I. A, A 1, B, B 1, C. - II. A, A 5, B 6 (parrain), B 11, B 12, C, C 4, C 6, D, D 1, D 2 (6 mois).

- III. A, A 1, B 2, B 3, B 4.

4. *Rev. Celtique*, I (1870), 108-131. *Koadalan* (LuzEL, Pays de Tréguier). (Avec T. 314 : cf. Catal. I, p. 254, n° 17, et T. 325 : cf. Catal. I, p. 287, n° 10). - Eléments du T. 475 : I. A, A 1, B, B 1, C, D. - II. A, A 1, A 2, B, B 1, B 2.

5. CADIC, *Bret. II*, 131 sq. *Les culottes du diable*. - I. A, B, B 1, C (pour un an). - II. A, A 4, diable verrouille les portes, mais, sur le conseil de la Ste Vierge, le garçon touche les verrous avec les grains de son chapelet, et ils s'ouvrent ; A 6, A 8, B, B 5, B 6 (parrain et marraine), C, C 2 (dira : 6 mois de jours et 6 mois de nuits font une année), C 5, C 6, D. - III. A, A 1 (mais lui rend la peau noire), B 2 ; le diable le fait redevenir blanc ; B 3.

6. DIVANACH, *N. c. Meunier breton*, 77-83. *Poutine chez le diable*. Eléments du T. 475, avec fin du conte 101 de Grimm : « Der Bât-en-hâter ».

7. *Rev. Bretagne, Vendée Anjou*, V (1891), 481-484. *La jument noire*. (P. SÉBILLOT, Lég. chrét. Hte-Bret.). - I. A, A 1, B 2, B 3, D. - II. A, A 1, A 4 (chaque fois qu'il donnera un grain d'avoine aux chevaux, frappera d'un gros bâton la jument) ; B, B 1, B 2, B 4, B 6 (père), essaim d'âmes damnées en sortent ; il va à l'écurie frapper la jument, C (la jument), C 1. - III. Le diable les poursuit, mais son pouvoir s'arrête au ruisseau d'eau bénite. La jument demande au jeune homme de lui couper la tête ; elle se transforme en belle princesse qu'il épouse. - Voir la suite au T. 531, vers. 31.

8. SÉBILLOT, *C. Hte-Bret. IV*, 46-47. *Le tailleur et le diable*. - I. A 4, B, B 1, C. - II. A, A 3, B 8 (une femme condamnée à baratter inlassablement, parce qu'elle a baratté à la Toussaint), C, C 5, C 6, D. - III. A, A 1, B, B 1.

9. ID., *ib.*, 47-50. *Le couturier qui alla coudre chez le diable*. -

LE CONTE POPULAIRE FRANÇAIS

I. A 4, B, B 1, C, D. - II. A, A 3, B 7, B 11, B 12, B 7 (charpentier au travail), C, C 3, D. - III. A.

10. ID., *ib.*, 50-52. *La domestique du diable*. - I. A 5 (maltraitée par sa mère), B, B 1, C. - II. A 6, A 7, B, B 1, B 3, B 5, B 6 (marraine), B 11, B 12, C, C 1 (en disant à tous ceux qu'elle rencontrera : je vais à la noce de ma soeur) ; elle le fait. - III. Se croyant en sûreté, elle dit finalement la vérité à un homme venant à sa rencontre, mais qui la ramène au diable ; alors elle invoque la Ste Vierge qui fait apparaître une flûte entre ses mains, dont le son - en même temps qu'une pluie d'eau bénite - fait s'enfuir les diables.

11. *R.T.P.*, IX (1894), 275-277. *Petit-Jean* (P. SÉBILLOT. Hte-Bretagne). - (Avec T. 314 : cf. Catal. I, 256, n° 30, et T. 531 : cf. ci-après vers. 33). Éléments du T. 475 : I. A, B, B 1, C. - II. A, A 1, A 2, B, B 1, B 3, B 4, B 6 (sa marraine), B 8, B 10.

12. *R.T.P.*, XVI (1901), 123-125. *Le vieux militaire* (P. SÉBILLOT. Hte-Bret.). - Vers. type reproduite d-dessus.

13. PINEAU, F.L. *Poitou*, 89-95. *Le conte du petit tailleur*. - I. A 4, B, B 1, C. - II. A, A 3, B 6 (tante, marraine), B 11, B 12, C, C 3, D. - III. A, C (du purgatoire), C 2.

14. MAS S IGNON. *Ouest*, 130-140, n° 14. *Le diable* (Brière). - I. A, A 2, B 4 (guidé par une boule donnée par une petite bonne femme), C. - II. B, il met tout le contenu de la grande poêle - l'enfer -, dans la petite poêle - le purgatoire - ; n'ouvre au diable qu'à la condition qu'il lui donne tout le contenu de la petite poêle ; est obligé d'accepter ; il emmène toutes les âmes au Paradis, mais saint Pierre lui ferme la porte au nez. Puis T. 650.

15. Ms Stem, *Velay-Forez*, I, 50-56. *L'enfant qui s'est loué au démon*. - I. A, A 1, B, B 1, C. - II. A 6, A 7, B, B 3, B 5, B 7, B 6 (tante), B 12, C, C 2, C 3, C 8, D. - III. A.

16. ID., *ib.*, III, 96-99. *L'enfant et le démon*. - I. A, A 2, B 4. - II. A 6, A 8, A 2, B, B 3, B 4, B 6 (grand-mère), C, C 2, C 5, C 7, B 5 (tache de sang sur la clef), D. - III. A, avec ses âmes toutes noires qu'il lave à une rivière pour les rendre blanches ; passent N.-S., St Pierre et St Jean ; le petit refuse les âmes aux 2 saints, mais les donne à N.-S. ; il accède lui-même au paradis.

17. *Rev. d'Auvergne*, LVIII (1944), 113. *Le jeune homme qui avait perdu ses parents* (ABRAHAM, Auv.). - I. A (qui a perdu ses parents dans une foire), B, B 1, C. - II. A, A 6, A 7, B, B 1, B 3, B 5, B 8 (qui ont été victimes de leur curiosité), B 12, C, C 5, D (et il échappe ainsi au diable). - III. A. Inachevé.

18. ANDREWS, C. *lignes*, 43-46, n° 9. *Le diable joué par sa lemme*. Avec T. 311. Analysé Catal. I, p. 190, vers. 2.

19. POURRAT. *Trésor des C.*, I, 182-188. *Le conte de Pampelune, le valet du diable*. - I. A, il est enlevé par une diablesse. - II. A, A 1, C (une vieille femme chez le diable), C 6, D 6. - III. A, A 1, le garde lui refuse sa fille, mais il trouve un compagnon avec qui il partage dorénavant sa bonne fortune.

a) Ms MUS. NAT. *Ottawa*.

Coll. M. Barbeau, n° 38. *Le conte du diable* (avec T. 313).

Québec, 1916.

b) MS ARCH. F.L. *Québec*. - 2 vers.

Ce conte européen est caractéristique particulièrement des pays scandinaves et baltes (1).

On notera, dans les versions françaises, la faveur du motif de la culotte magique (vers. 2, 3, 5, 8, 12, 19).

(1) THOMPSON, *The folktale*, pp. 66, 184.